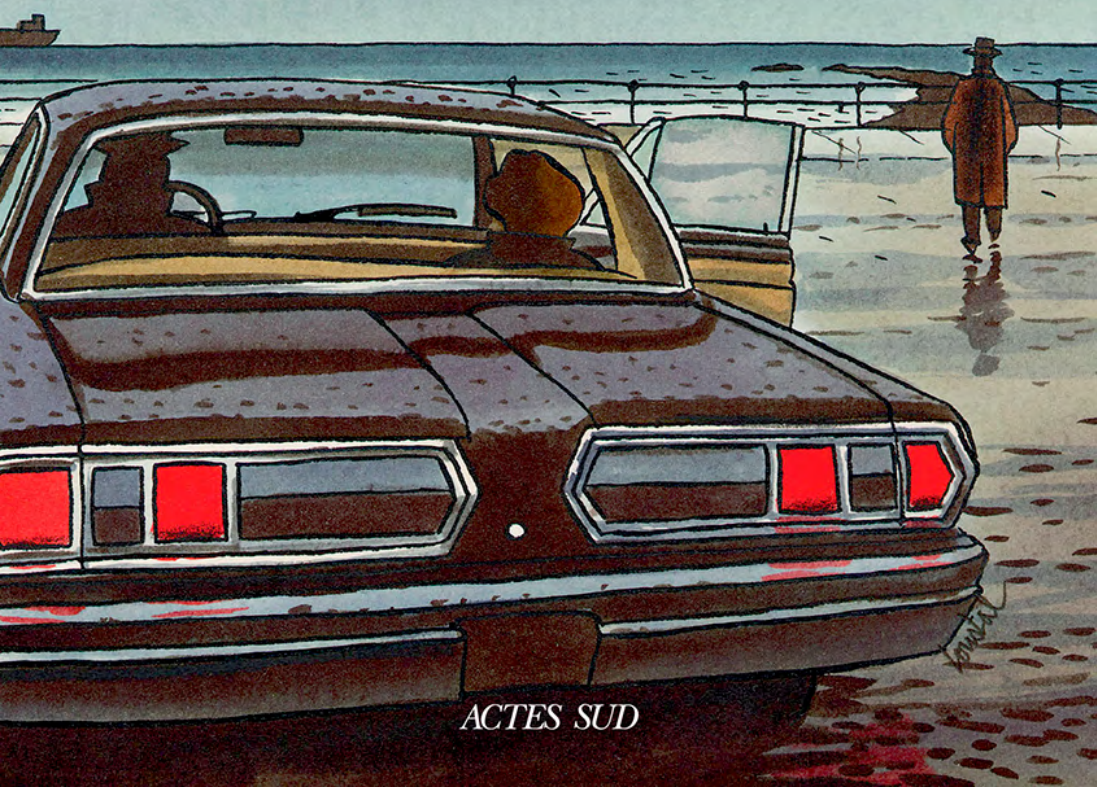


JOSÉ CARLOS SOMOZA

L'Origine du Mal

roman traduit de l'espagnol par Marianne Millon



ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LA CAVERNE DES IDÉES, Actes Sud, 2002 ; “Actes noirs”, 2013 ; Babel n° 604.

LA BOUCHE, Mille et une Nuits, 2003.

LE DÉTAIL, Mille et une Nuits, 2003.

CLARA ET LA PÉNOMBRE, Actes Sud, 2003 ; Babel n° 669.

LA DAME N° 13, Actes Sud, 2005 ; Babel n° 793.

LA THÉORIE DES CORDES, Actes Sud, 2007 ; Babel n° 911.

DAPHNÉ DISPARUE, Actes Sud, 2008 ; Babel n° 1471.

LA CLÉ DE L'ABÎME, Actes Sud, 2009 ; Babel n° 1080.

L'APPÂT, Actes Sud, 2011 ; Babel noir n° 120.

TÉTRAMÉRON. LES CONTES DE SOLEDAD, Actes Sud, 2015 ; Babel n° 1728.

LE MYSTÈRE CROATOAN, Actes Sud, 2018.

“Lettres hispaniques”

Titre original :

El origen del mal

Éditeur original :

Penguin Random House Grupo Editorial, S.A.U., Barcelone

© José Carlos Somoza, 2018

Illustration de couverture : © Jacques de Loustal

© ACTES SUD, 2021

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-15617-6

JOSÉ CARLOS SOMOZA

L'Origine du Mal

roman traduit de l'espagnol (Espagne)
par Marianne Millon

ACTES SUD

*Aux admirables professionnels de l'agence littéraire
Carmen Balcells, SA.*

La nuit et l'absence d'éclairage font de la maison une possibilité. Une ombre blanche, comme un négatif photo. Entourée d'arbustes gauches, les fenêtres obturées par des stores. Un climatiseur vétuste rejette un air tiède depuis un balcon. Sa plainte monotone étouffe d'autres sons, même si, parfois, les cris s'imposent au ronron de la machine qui poursuit son agitation inaltérable.

Seuls les cris s'intensifient au fur et à mesure de l'avancée de la nuit.

— Je crois en la littérature, dit mon ami libraire. Au pouvoir des mots pour... transformer... changer les choses.

— Les choses ont changé, et pas précisément en mieux.

— Ah, mais toi, mon ami, tu parles de la crise. La baisse des ventes. Le livre électronique. L'édition pirate. Ça, c'est le commerce. Moi, je parle du livre. Du mystère de la lecture. Qui peut tout changer. Voilà ce en quoi je crois. Je sais ce que tu penses : "Oui, mais ce n'est pas ça qui nous nourrit."

— Non, non, pas d'accord. Je suis un idéaliste congénital. Bien sûr, il faut manger, aussi. À propos, ces olives sont vachement bonnes.

— Oui, excellentes, renchérit-il, et il en pioche une autre.

Ce sont de grosses olives, foncées, odorantes grâce aux condiments. Une tapa qu'on nous a apportée avec les consommations. Le bar est sympathique, malgré le bruit. Sur l'écran mural, le public applaudit un concurrent qui a trouvé le mot juste à un jeu télévisé.

— Tu me connais, on pense la même chose.

— Je sais, dit-il. C'est pour cela que je t'ai appelé. Tu crois aux livres, comme moi. Au fait, avant que j'oublie. Tiens. Il y a environ deux cents pages, ça se lit en une journée.

Il se baisse sous la table et me tend un sac en plastique noir, un de ces sacs ordinaires qui pourraient servir de poubelle. Cela m'amuse, car son geste cérémonieux laisse penser qu'il m'offre un trésor d'une valeur inestimable. J'ai beau en ignorer la valeur réelle, je le traite avec respect. Nos mains se frôlent pendant l'échange. Les siennes sont grandes et robustes, comme toute

sa personne. Et pourtant, malgré sa corpulence, l'harmonie qui émane de ses gestes le fait paraître plus léger. Il a beau être marocain et fils de Marocains, je soupçonne plutôt mon imagination de penser aux sultans et vizirs légendaires. En Espagne, la méconnaissance des rites et des coutumes du pays le plus proche au sud est surprenante. Toujours est-il que mon ami libraire vit à Madrid depuis plus longtemps que moi. Il porte en toute saison des chemises sous des vestes en coton et arbore un sourire douloureux, peut-être parce que quand quelque chose lui fait mal, il sourit. Ce que je préfère, ce sont ses cernes : gonflés et violacés, comme s'il y conservait tous les livres qui sont passés devant ses yeux, comme s'il les avait décantés, en extrayant la sagesse qu'ils contiennent afin de la déposer dans ces poches, comme un vieux marchand de son pays les victuailles qu'il transporte. Nous nous connaissons depuis des années, entretenons des rapports amicaux sans toutefois être intimes. J'écris des livres, il met à ma disposition son petit local de la rue de los Libreros pour les présenter. Puis il les vend. Ou il essaie.

Je pose à terre le sac qu'il vient de me remettre pendant qu'il appelle le serveur et règle son soda et ma bière. Il insiste pour m'inviter et me verser la somme qu'on nous a donnée pour lire le contenu du sac. J'accepte.

— Tu l'as déjà lu, non ?

— Oui.

— Et alors ?

Il me jette un regard très étrange.

— Je ne te dirai rien, je ne veux pas t'influencer. Lis ça. Et appelle-moi.

Je lui réponds que je vais le faire, mais en réalité, je réfléchis à ce que j'ai vu dans ses yeux. Un certain éclat familier, commun à la petite secte des amoureux des livres. Je fais des conjectures sur sa signification éventuelle pendant que le jeu laisse la place aux informations sur l'écran de l'établissement. Situé à proximité de la place de Luna, c'est un de ces bars d'autrefois, avec son comptoir en marbre et son cimetière de serviettes usagées sur le sol. L'écran, lui, n'est pas d'époque. Les couleurs et les formes ressortent comme une fenêtre ouverte sur quelque chose qui se passerait derrière le mur. En raison de l'enlèvement

récent survenu à Ceuta, on diffuse une sorte de rétrospective du terrorisme islamique. 11 septembre, 11 mars, *Charlie Hebdo*...

— Hier, mon dernier petit-fils a été agressé à l'école.

Il l'a dit comme ça, d'une façon si abrupte, en faisant pivoter son torse volumineux pour regarder les nouvelles, que je ne sais que répondre.

— Ne t'inquiète pas, rien de grave, ajoute-t-il. Il s'est battu avec un gamin de sa classe et il a pris une gifle. Mais une gifle on peut la donner et la rendre. Le problème, c'est que le gamin en question l'a traité d'"assassin d'Arabe". Et ça, mon ami, ça ne peut pas se rendre. Il n'y a pas moyen, quoi qu'on fasse. Même pas en lui disant que ta famille est aussi espagnole que la sienne, ni en protestant contre le racisme et la xénophobie à la Chambre des députés. Ça reste à l'intérieur. Et ce qui m'a fait le plus mal, mon ami, tu sais ce que c'est ? Que l'insulte a aussi fait plus de mal à mon petit-fils que la gifle, même si lui seul l'a reçue, bien sûr.

Il sourit.

— L'enlèvement des jeunes filles tourne à l'obsession, il ne faut pas s'inquiéter.

J'ai dit ça pour dire quelque chose. Je comprends bien la sensibilité particulière de mon ami. Il s'est toujours comporté en musulman modéré. Il suit tranquillement le ramadan et fait ses achats dans les magasins halal. Rien d'exagéré. Ses enfants sont nés en Espagne. Quand on vit depuis aussi longtemps dans un pays et qu'on y a créé une famille, on se sent d'ici, en dépit de ce que peuvent dire les accords internationaux ou vos papiers d'identité.

Il agite une main.

— Non, non, ce n'est pas pour ça que je t'en parle, mais par rapport à ce qu'on disait tout à l'heure sur la crise du livre. Je crois que ton travail et ma boutique sont deux sujets très différents. D'accord, presque plus personne ne lit de livres ni n'en achète, mais le gamin qui a frappé mon petit-fils hier et l'a traité d'"assassin d'Arabe" l'a fait, sans le savoir, à cause d'un livre. De mots écrits il y a longtemps, mais qui continuent à... nous provoquer, à nous affecter, à nous dire ce que nous devons croire ou non, comment nous devons traiter les autres... Tu vois ce que je veux dire ? Le livre en crise ? Non, mon ami. Le livre n'est

jamais en crise. Il continue et ce sera comme ça tant qu'il y aura des gens qui savent lire. Lis ça. Et appelle-moi.

L'homme était passé à la librairie la veille dans l'après-midi. Mon ami se trouvait debout derrière le comptoir, seul bien entendu, sans grand espoir de voir arriver ses clients habituels dans ce qu'il restait de la journée, encore moins les autres. Mais cet homme était un inconnu, et son hésitation avant d'entrer le confirmait. Car il avait regardé, indécis, l'enseigne du magasin, comme pour s'assurer qu'il ne se trompait pas, que c'était le bon. Cela avait permis à mon ami de l'observer attentivement, dans l'encadrement de la porte en verre, dans ce splendide après-midi ensoleillé d'avril. Jeune, de petite taille, avec une tendance à l'embonpoint même si seul son ventre avait atteint l'objectif pour l'instant. D'une main, il grattait sa barbe blonde et aussi bouclée que ses cheveux clairsemés ; de l'autre, il tenait un sac en bandoulière dont la bride traversait un polo rose sur un jean baggy. Il scrutait le nom de la librairie de ses petits yeux. Il aurait pu passer pour un jeune prof de fac distrait le jour de la rentrée. En passant la porte, il afficha un sourire dont il ne se départit pas un instant. Mon ami affirme que les gens qui sourient autant sont payés pour ça.

L'inconnu s'adressa à lui par son nom, en rougissant, d'une voix douce, tout en ôtant les élastiques d'un épais dossier bleu qu'il avait tiré de son sac. Il expliqua qu'il venait le lui remettre.

— Que voulez-vous que j'en fasse ? Je ne publie pas de manuscrits, je suis libraire.

— Oui, je sais, dit l'inconnu. Je veux juste que vous le lisiez et que vous le donniez à lire à quelqu'un de confiance, pour savoir s'il peut être publié.

— Je vous ai dit que je ne m'occupais pas de ça, je suis libraire.

— Je comprends, je comprends. Mais vous connaissez des écrivains ? Des gens du métier ?

— Bien sûr. Mais je vous le répète, je ne suis pas éditeur. Vous devez vous adresser à une maison d'édition.

L'homme en convint. Il sembla même honteux de sa demande, comme si tous les arguments que pouvait brandir son

interlocuteur pour motiver son refus étaient recevables. Mais il eut une façon si humble d'insister que mon ami n'arriva pas à se fâcher.

— C'est à vous qu'on m'a chargé de le remettre, dit enfin l'inconnu.

— À moi ? Pourquoi ?

— Vous êtes marocain. Ce sont les Mémoires de quelqu'un qui a vécu dans l'ancien Protectorat.

— Bon, et alors ?

— Vous êtes plus à même de comprendre. Voici pour le dérangement, et voici pour la personne de votre choix, dit le visiteur, et il étala plusieurs billets sur le comptoir. Je reprendrai contact avec vous après-demain. Mais il est très important de le lire en une journée. Le propriétaire du manuscrit a déjà reçu des propositions et il doit prendre une décision.

Mon ami libraire m'appela le soir même. Il m'expliqua que pour tout autre objet, il n'aurait jamais accepté ce genre de proposition, dans l'urgence, même pour des billets aussi gros et tentants alors que son commerce périclité. Aucun de ses enfants n'a voulu prendre sa suite. Ce genre de librairie n'a jamais généré de gros bénéfices, aujourd'hui moins que jamais. Car elle est réservée aux lecteurs, à nous, ces êtres mystérieux et rares qui aimons les livres. Mais il veut couler avec le navire, me dit-il. Il vit à Madrid depuis quatre décennies, il a commencé comme employé dans les échoppes de la gare d'Atocha, monté un commerce indépendant de livres d'occasion avec un ami pour finir par acheter ce petit local. Il a trop lutté pour s'avouer vaincu et il n'est pas en position de refuser de l'argent. Mais ce n'est pas pour cette raison qu'il a accepté.

Il l'a fait parce que, en fin de compte, il s'agissait de lire. Les papiers écrits, reliés ou non, sont ses amis. Il a pensé que rien de mauvais ne lui arriverait s'il se contentait de les lire. Et c'était ce qu'il avait fait. Puis il m'avait appelé.

Il n'avait rien voulu me dire sur le texte : il m'avait juste raconté dans quelles conditions il était parvenu jusqu'à lui et combien on nous payait pour le lire. J'étais intéressé ? Oui. Nous nous donnâmes rendez-vous pour le lendemain dans le café proche de la place de Luna et il me remit le sac d'un air très mystérieux.

Celui-ci repose maintenant entre mes pieds pendant que, assis sur un banc, j'attends le métro à la station Gran Vía.

Le quai est bondé, la plupart des gens sont penchés sur leur téléphone. Celui qui ne regarde pas le sien regarde l'écran de télévision de la station, où l'on parle des trois jeunes étudiantes enlevées à Ceuta, probablement par des djihadistes. Leurs photos apparaissent dans l'ordre : Tamara, Erica, Yolanda. J'ai toujours frissonné en voyant le visage de quelqu'un en photo à la télévision. Pas en vidéo, en photo. Un ami m'a dit un jour que la différence était cruciale : si tu apparais sur une vidéo, il est probable que tu sois vivant ; si c'est une photo, le plus probable est que tu sois mort. J'ignore si on me l'a raconté parce que ça se passe comme ça à la télé. Ce qui est sûr, c'est que lorsque je vois la photo de quelqu'un aux informations, c'est toujours pour annoncer son décès.

Je me penche sur le sac ouvert qui contient la liasse de papiers. Il est comme une bouche sombre qui montrerait ses dents serrées. Silencieuse, mais disposée à parler.

Je sors les feuilles du sac. Elles sont retenues par deux élastiques en croix. En les ôtant, je suis surpris. Il s'agit de photocopies.

Pas d'un dossier d'ordinateur imprimé, d'authentiques photocopies.

Ce que j'écris là ne parle pas de moi. Ce que j'écris parle de ce que je vais très vite découvrir, leur contenu. Mais si je dois dire quelque chose à mon sujet, voilà : je suis écrivain, je publie depuis vingt ans et les premiers manuscrits que j'ai envoyés à des éditeurs étaient des photocopies. Comme celles que je tiens en ce moment entre mes mains dans le métro. Faites dans des boutiques qui sentaient le papier et l'encre, l'original mal placé laissait parfois des pâtés noirs à l'impression, comme sur celles-ci. Et ce n'est pas tout. Le document photocopié semble avoir été tapé sur une machine à écrire ancienne. Une machine qu'un collectionneur paierait aujourd'hui au prix fort, sur un papier taché comme la peau des vieux. Mes premiers mots professionnels, je les ai écrits à la machine, d'abord manuelle, puis électronique.

J'ai toujours accordé de l'importance au mystère des coïncidences.

L'expérience me dit que je vais être déçu. Cela arrive souvent. Il n'y a pas de meilleur livre que celui qu'on imagine avant de commencer à lire. Mais pour l'instant, l'emballage me plaît. La boucle est bouclée, en quelque sorte (photocopies, machine à écrire). Je tiens les papiers comme si j'avais attrapé un papillon tropical fascinant, et quand mon métro arrive, je monte dans le wagon avec eux comme si je me trouvais dans une machine à remonter le temps.

“Je ne te dirai rien, je ne veux pas t'influencer. Lis ça. Et appelle-moi.”

Il me reste au moins vingt minutes avant d'arriver à l'arrêt de l'autobus que je dois prendre pour rentrer chez moi. À la station Tribunal, une place se libère.

Personne ne me regarde, tous me regardent. Je crois qu'il n'y a pas autant de papiers dans tout le wagon. Mais je suis déjà plongé dans ma lecture.

Sur la première page, hormis le titre, figurent les premiers paragraphes.

Le titre, *L'Origine du Mal*, et la première phrase, “Je suis mort”, m'intriguent.

Je n'ai pas d'attentes, je me laisse juste porter. Comme toujours quand je me mets à lire.

L'ORIGINE DU MAL

LA PROPHÉTIE DE SONIA "À-PEU-PRÈS"

Je suis mort. J'ai été tué d'une balle dans la tête un jour de septembre 1957. Le propos initial de cette page maladroite que je martyrise avec une machine à écrire était de raconter ma mort. Mais je viens de découvrir une chose, ou plutôt deux : je ne peux expliquer ma mort sans commencer par expliquer ma vie, le récit me prendra peut-être donc plus de temps que je ne le pensais ; et j'ai également appris, avec une certaine surprise, que la vie dans la mort est acceptable, voire souhaitable, à condition de retrouver ceux que l'on aime. Si ce n'est pas le cas, que le Seigneur me pardonne, la vie, éternelle ou non, manque d'intérêt.

Ma vie n'a pas de sens sans toi.

Mourir, je le sais maintenant, ne signifie pas avoir perdu ma vie, mais la tienne.

C'est pour toi, surtout, que j'écris ça. Si ces papiers te parviennent, si tu les lis un jour, je me résignerai de bonne grâce à la mort.

Et si je pouvais te revoir par un miracle de la grâce divine, ah, alors pour moi, ce serait comme si je n'étais jamais mort !

Comme si j'allais vivre éternellement.

Je me suis réveillé il y a une minute et je me suis dit que ce n'était peut-être pas toi, de l'autre côté de ces pages. Mais cela ne signifie pas qu'elles ne seront pas lues. D'autres yeux pourraient se pencher sur cette chronique. C'est pour cela que je veux que mes mots signifient autre chose que des gribouillis imprimés sur le papier.

J'ai conscience que l'obstacle à franchir est placé très haut. De mon vivant, j'aimais beaucoup lire, et je ne connais que trop le

scepticisme avec lequel nous abordons tous les textes. Je commence donc le mien ainsi : c'est moi qui écris cela, j'ai eu une vie, comme toi, et je dispose de peu de temps pour te convaincre de la réalité de mon histoire, tout aussi réelle que la menace que j'ai affrontée et qui m'a mené à la mort. Je sais que je dois fournir des preuves garantissant l'authenticité de ce que je raconte ici. Des preuves et peut-être des explications, les unes n'étant rien sans les autres. Et si, par la bonté de Dieu et l'intercession de la Vierge, c'est toi qui poses les yeux sur mes écrits, mon amour, alors tant mieux, tu sauras que je ne mens pas.

D'abord, je vais rapporter quelque chose qui te prouvera que c'est moi qui me trouve derrière ces pages, car tu es pratiquement la seule à connaître cette anecdote. En fait, tu es au courant de presque tous les événements que je vais raconter.

Presque tous, excepté ceux qui ont causé ma mort.

Tu ne vas pas tarder à les découvrir.

Mais ce que je veux raconter maintenant, c'est la prophétie. Tu te rappelles que je t'en ai parlé ?

C'était à Tolède. Je ne viens pas de là-bas : de mon vivant, je m'appelais Ángel Carvajal et je suis né à Valence en 1917, d'une famille originaire de Grenade et d'Almería. J'aurais pu naître n'importe où ailleurs parce que mon père était militaire, et donc itinérant – ma sœur Luisa, de trois ans mon aînée, avait vu le jour à Saragosse. Mon grand-père paternel disait que les familles de militaires ont leurs racines dans la patrie, non dans la terre. Comme pour le démontrer, quand j'ai eu trois ans, nous avons déménagé à Tolède, où mon père a commencé à enseigner à l'Académie militaire de l'Alcazar.

À une époque, je croyais que Tolède avait été mon petit paradis, un lieu de bonheur ineffable et d'insouciance. Maintenant, en revanche, en repensant à cette période, je suis convaincu que mes condisciples du collège et moi-même pressentions quelque chose sur les ombres qui se rapprochaient. Un enfant est, à sa façon, une sorte de feuille de papier qui, n'ayant pas conscience de ce qui s'écrit en son sein, l'emporte partout dans le regard et le comportement. Nous jouions et poussions des cris dans le

joyeux vacarme de l'enfance, mais je crois aujourd'hui qu'une inquiétude se déposait sur nous à notre insu comme la poussière sur les meubles. Un présage. Je me rappelle une photo de classe que tu as conservée, je me vois en train de fixer l'appareil à côté de mes camarades au crâne presque rasé, et je le perçois dans nos regards. Comme si nous disions : "Le moment est venu, pour nous les enfants, de vous regarder, vous les adultes de l'avenir. Pour que vous sachiez ce que vous vous apprêtez à détruire."

Mais, s'il existait, ce n'était qu'un présage, et non la "prophétie".

Cette dernière me fut annoncée par une fillette appelée Sonia.

Je ne me souviens pas de son patronyme. On la surnommait Sonia "À-peu-près" à cause de ce tic de langage qui ponctuait la plupart de ses phrases. Deux ou trois ans de plus que moi, maigrichonne, presque chétive, elle avait de longues nattes et un visage anguleux extraordinairement sérieux.

— Je lis l'avenir dans les lignes de la main, à peu près, disait-elle.

Je faisais partie des rares personnes à prendre ses prédictions au pied de la lettre, car quelque chose dans sa retenue m'empêchait de réfléchir. J'habitais près de la place du Zocodover, où nous nous retrouvions pour jouer, moi avec mes amis, elle avec les siennes. Mes copains la traitaient de sorcière, je crois que c'était parce qu'elle avait une grand-mère qui lisait les lignes de la main et lui avait transmis ce savoir profond. Mais en me souvenant d'elle à l'âge adulte, je pensai que c'était une sorcière essentiellement à cause de son sérieux. La distance entre nos jeux d'enfants et son sérieux était magique pour nous. Et sa tristesse. Une tristesse innée, comme si elle avait réellement connu l'avenir. L'avenir ultime, la fin. J'avais peur de l'approcher, je la voyais comme un totem, une idole belle et terrible à la fois. Avec ce dos voûté, si maigre que ses os lui gonflaient le corps comme des ailes de chauve-souris repliées. J'étais fou d'elle. Elle ne plaisait à personne d'autre.

Et comme je ne trouvais pas d'autre façon de m'approcher de cette fillette plus âgée et savante, un jour je fis le sacrifice de lui laisser me lire les lignes de la main.

Je revois ses longs doigts, osseux et blancs, prenant les miens, bruns et courts. Un frisson me parcourait l'échine.

Sonia À-peu-près : je mourais d'envie que, dans cet avenir qu'elle allait me dévoiler, elle me dise que je l'épouserai et ne la quitterai jamais. Et elle me dit quelque chose dans ce genre au début, mais, à mon grand désespoir, rien de notre éventuelle vie commune.

— Tu te marieras, récita-t-elle, toujours transcendée par la certitude, tu auras des enfants, tu voyageras. Tu deviendras un militaire très important, à peu près. Et...

Soudain elle se tut, comme sous le poids d'une ombre gigantesque. Elle détourna le regard de ma main et m'observa avec cette gravité si pure, comme un mélange de choses qu'elle ne pouvait contrôler sur son visage. Des choses qui me fascinaient.

— Et quoi d'autre ? demandai-je en fronçant les sourcils. Quoi d'autre ? Dis-moi ! Quoi d'autre ?

Elle se taisait et reculait comme si ses yeux avaient été une tanière et son regard, l'animal qui l'habitait.

— Dis-le-moi, ou je ne te laisserai plus me prédire l'avenir, Sonia À-peu-près ! l'avertis-je.

Elle n'aimait pas ce surnom, et je crus qu'en l'offensant je la ferais parler, mais elle ne céda pas. Elle n'ouvrit pas le coffre. Elle s'écarta de moi lentement et se retourna. Ce ne fut pas comme si elle s'éloignait, mais comme si elle se consumait. Une bougie.

C'est le dernier souvenir que j'ai d'elle : s'éteignant en silence, s'assombrissant pendant que, étourdi et aveuglé par son mépris, je hurlais, en colère, mettant en pièces mon pauvre amour :

— Imbécile ! Idiote ! Sonia À-peu-près ! Sonia À-peu-près !
Ce que je lui ai crié me fait encore mal.

Elle a déserté ma mémoire. Son père, un instituteur de gauche, serait fusillé quelques années plus tard. Elle était morte avant, de la tuberculose.

J'ai toujours pensé que, ne sachant qu'inventer d'autre en me lisant les lignes de la main, elle s'était moquée de moi. Mais aujourd'hui je crois en Sonia et en sa prophétie. Je crois savoir quelle était cette dernière prédiction et pourquoi elle me l'avait cachée.

Elle avait vu ma mort. Elle avait vu qu'on me tuerait précisément à mes quarante ans. Ses yeux étaient devenus profonds et noirs comme le canon de l'arme qui allait me condamner.

Ils vont te tuer, Ángel : voilà ce qu'elle ne m'avait pas dit. Au moment où tu te sentiras le plus en sécurité, où tu sembleras le moins coupable. Ils te tueront et tu devras raconter comment, pour empêcher que d'autres ne meurent.

À-peu-près.

LES CHOSES VONT ALLER SI MAL

Je relis ce qui est écrit et m'arrête sur le passage où j'affirme que, dans mon enfance, j'avais déjà un "présage" des mauvais jours. Mais il provenait des adultes. Comme tous les enfants, j'étais un petit acteur de théâtre, ou plutôt de vaudeville, et j'amusais les grands depuis la scène tout en écoutant les discussions sérieuses de la famille en coulisses. Et presque toutes les discussions dont je me souviens parvenaient, dans ma conscience enfantine, à une seule conclusion : le Mal. Quelque chose allait mal, dans le pays, au sein du gouvernement, dans les coutumes. Les choses ne semblaient pas avoir eu besoin d'un coup de pouce pour aller mal, il fallait juste les laisser tranquilles, au soleil, comme la viande qu'on ne consommait pas dans l'immédiat. Telle était la tendance naturelle : si on ne faisait rien, si on oubliait ou ne voulait pas, tout irait mal. L'origine de tout mal était simple : la négligence. Mon père était militaire, et cette idée selon laquelle sans surveillance constante le monde allait empirer semblait caractéristique de sa profession, mais le plus curieux de l'histoire était que le mal arrivait dans la bouche des autres avant la sienne. Je revois ma mère et ma grand-mère le dire d'une horrible façon, même quand elles se trouvaient seules, comme si elles n'avaient pas besoin d'être entendues : "Les choses vont aller si mal." Mon père, lui, se murait dans le silence. Ou alors il essayait de me rassurer pendant que nous nous promenions à la campagne, habitude qu'il m'avait fait adorer. "Il ne se passe jamais rien, et si c'est le cas, cela n'a aucune importance" était sa phrase de militaire ("Il ne se passe jamais rien, etc.", abrégait-il dans ses lettres quand il était au loin). Ma mère et ma sœur la

répétaient par contagion. À tel point qu'elle cessa de me plaire. "Il ne se passe jamais rien" signifiait pour moi le contraire : il allait bientôt se passer quelque chose. Je crus comprendre que ce n'était pas une définition mais un souhait, une prière, une requête inutile à la divinité.

Parce qu'il se passait bien sûr des choses importantes.

Des années plus tard, je me plongeai voracement dans la lecture de l'histoire, comme quelqu'un qui est arrivé en retard à une réunion et veut savoir tout ce qui s'est dit en son absence. Je songeai que les signes étaient déjà là, diaphanes, dans les lignes de la main de l'Espagne, et qu'il nous fallait seulement les déchiffrer. Je pris conscience de la situation. Effectivement, les choses iraient mal, mais le passé récent contenait cette sombre pousse en germe. La catastrophique guerre avec le Maroc, où mon grand-père paternel et mon père avaient joué leur vie et dont seul ce dernier était revenu. La fin aberrante de la monarchie et l'arrivée d'une république qui, effondrée sur notre pays, éclata en mille morceaux dans sa chute, finissant au milieu de décombres non moins aberrants. Le Mal prit une forme, des signes, des majuscules. Comme dans le mystérieux augure de Sonia À-peu-près, la vie de mon pays pouvait être lue dans les traces de son devenir. Comme si l'histoire avait prophétisé ce qui était déjà arrivé. Du moins le croyais-je dans ma jeunesse, à l'âge où l'on croit exagérément.

À l'époque, certes, je manquais de perspective. Aujourd'hui je peux regarder en arrière, vers ces années terribles, et m'observer depuis mon propre mirador, celui d'un fils et petit-fils de militaires. De là, il était facile d'admettre que tous ceux qui avaient donné leur sang pour l'Espagne – mon grand-père, jusqu'à la dernière goutte – étaient méprisés par un gouvernement ingrat. La République fermait des académies militaires, encourageait l'abandon du service actif, pratiquait des coupes dans le budget de l'armée. Le gouvernement me semblait être un enfant qui en a assez de jouer aux petits soldats et les rejette sans entrain dans leur boîte. Dans le cœur de nombreux collègues de mon père, cela fit naître le rongeur infatigable de la vengeance. Pas chez mon père qui, curieusement, même mécontent, ne s'énervait jamais ("Il ne se passe jamais rien"). Mais même lui changea un

jour, et me le prouva dans une discussion que je vais rapporter et qui, à sa façon, me transforma moi aussi.

Il se passait des choses, effectivement. Pas toutes mauvaises, même si je ne l'appris qu'avec le temps : après avoir perdu son poste de professeur à la fermeture de l'Académie de Tolède, mon père fut d'abord muté à Madrid puis au Maroc. Grâce à cela, je traversai le détroit de Gibraltar pour la première fois et j'arrivai au pays du soleil, des arômes, des chants, des minarets blancs et des regards sombres, qui allait devenir ma véritable patrie au fil des ans.

Il en fut donc ainsi, et j'en fus heureux, tu le sais.

Je voulais devenir militaire et suivre les pas des Carvajal, mais la situation compliquait les choses. Après avoir vainement tenté d'entrer à l'Académie militaire de Saragosse, survivante de ce nettoyage frénétique du monde militaire, je décidai de changer de cap. Il me restait l'université, et je n'hésitai pas longtemps avant de choisir. Mes grands-parents maternels vivaient toujours dans leur propriété de Grenade, et quand je leur exposai mon plan, ils me proposèrent de m'héberger, ravis. Je fis ma valise et apportai mon dossier scolaire à l'université de la ville, où je commençai des études de philosophie et de lettres dans l'intention de devenir historien. Je me revois en train de remplir des cahiers entiers d'une prose et d'une poésie presque crues, dont la matière première, quand ce n'était pas un nouvel amour ou un idéal, était l'histoire. Je rêvais de créer une théorie historique où les causes seraient toujours suivies d'effets. D'après elle, le pire Mal, le Mal avec une majuscule, dérivait de petits maux médiocres commis par des individus insignifiants. L'histoire militaire m'attira : je rêvais de devenir un vieil académicien qui aurait connu les voies lointaines des batailles du passé. Aujourd'hui je rougis de ma naïveté lors de mon installation à Grenade, quand je crus avoir laissé l'inquiétude derrière moi en prenant un nouveau chemin qui me permettrait de me consacrer à construire ma vie.

Mais l'Espagne tout entière se brisait et Grenade se retrouvait au milieu de l'abîme qui allait tous nous engloutir.

Si mon paradis avait été Tolède et le Maroc mon foyer et ma tombe, Grenade fut mon enfer. Avec le phalangiste Saldaña (“Je t’apprendrai à tuer des porcs”). Avec la folie de la guerre. Et avec Elías Roca.

(Je sais que je dois parler de lui.

Mon poignet tremble.)

Selon un Arabe que j’ai connu et dont je parlerai plus tard, rien ne nous transforme plus en bourreaux que de nous sentir victimes. Pour l’instant, je me contenterai de dire que, lorsque la prophétie de Sonia À-peu-près commença à se réaliser et que je devins un militaire “à peu près”, je côtoyai de nombreux Arabes. Je compris bien ce ciment qui, de sauterelles isolées fait une plaie d’insectes combattants. Je suis peut-être en train d’essayer de m’expliquer à moi-même, comme un faux historien, la raison pour laquelle je suis devenu phalangiste ? Je ne sais pas. Mais je crois que quand on se sent appartenir à un groupe de personnes qui ont été abusées, de victimes, on oublie les divergences internes et on s’unit pour riposter. J’étais catholique et j’aimais ma patrie. Je parle au passé, vingt ans après tout ce tourbillon, et même si je continue à penser que ces bijoux sont précieux, j’ai connu de bonnes personnes en arborant d’autres, et de mauvaises qui portaient les miens. Mais à l’époque, mon groupe était ainsi : catholique, patriote, justicier. Et je ne pouvais pas lire la presse ni écouter la radio sans éprouver du dégoût devant ce qui me semblait être les excès des groupes de gauche et les égards avec lesquels le gouvernement les traitait. Je pesais contre cela avec mon propre groupe à l’université, jusqu’à ce que, en m’entendant, l’un de nos membres me propose de l’accompagner. Rien ne te transforme plus en bourreau que de te sentir victime.

La nuit tombait quand nous arrivâmes rue Cuesta del Progreso, au siège de la Phalange. De ce trajet, je me rappelle une bataille de chiens errants. Des chiens manifestement sans maîtres, qui se déchiraient devant un public plus amusé qu’effrayé. Il ne devait pas y avoir plus de dix personnes dans le salon où l’on me conduisit. Elles écoutaient un discours flamboyant, levaient

la main pour répondre. Dans l'éloquence enflammée mais véritable, à mon avis, de la chemise bleue qui nous haranguait, le mot "nauffrage" revenait régulièrement. L'Espagne chancelait sous une tempête dans un bateau que d'autres avaient saboté. Nous les phalangistes, nous étions comme une épave flottante. Sur le seuil, un jeune homme de haute taille, corpulent, brun, dont les tempes dégarnies annonçaient une calvitie précoce, haussait sa fine moustache dans un sourire. En me tendant un tract, il se pencha vers moi.

— Il faut faire un peu de théâtre, camarade, tu sais, murmura-t-il. Emblèmes, fascisme, etc. Tout ça pour l'Espagne. Au fait, je t'ai vu à l'université, à la faculté des rouges.

— Je t'ai vu aussi, répondis-je en souriant.

C'était vrai : sa silhouette imposante ne passait pas inaperçue dans les couloirs de la faculté, mais j'étais sûr qu'il était plus âgé, dans un cours supérieur.

— Eh bien, répliqua-t-il en faisant la grimace. Maintenant nous savons comment nous faire chanter mutuellement. Je te propose de devenir amis par pur intérêt.

Il était magnétique, à sa façon, mais j'étais imbibé d'essence et j'avais besoin de feu, pas du seau d'eau que le plaisantin place au-dessus de la porte. Je lui jetai un regard méfiant.

— Tu es toujours aussi drôle ?

— Aujourd'hui tu as découvert mon côté sérieux, camarade. Tu verras quand je plaisante.

— Je ne veux pas rater ça.

Une armée de bras levés auxquels nous nous joignîmes tous les deux, comme montés sur des ressorts, nous interrompit. Dès que l'acclamation fut terminée, comme pour accentuer la métaphore du discours, on entendit des coups de tonnerre à la fenêtre. Pas des détonations, comme parfois dans les nuits sombres de Grenade. De véritables coups de tonnerre dans un ciel de nuages ténébreux traversés par les rayons du dernier soleil.

— Belle et mauvaise journée à la fois, dit le garçon de la propagande en me tendant une grande main brunie. Je m'appelle Elías Roca. C'est ta première visite, je suppose.

— Ángel Carvajal. Et oui, c'est ma première visite.

— Ángel... — Il savoura le nom. — Un bon, ou un mauvais ? En Espagne, il faut choisir, tu sais bien.

— Je suis plutôt un mauvais.

Il examina ma réponse en se grattant le menton.

— J'apprécie, je ne le nie pas, camarade Mauvais Ange, mais ne le dis pas à voix haute. Ici nous appartenons tous à la première catégorie.

On l'appela :

— Elías !

Je ne le revis pas ce soir-là.

Deux jours plus tard, j'étais intégré à une équipe et distribuais de la propagande dans la rue. Nous formions un groupe compact à la stricte hiérarchie, où je me sentais bien. Notre langage spécial fait de signes, la façon de joindre nos mains et un serment particulier à notre équipe dans le style des Mousquetaires constituaient des boucliers rassurants. Le chef variait selon les expéditions. Le principal s'appelait Saldaña, cheveux châtain clair coupés à ras. Dès qu'il me reçut, il parla "d'apprendre à tuer des porcs", ce que je ne compris pas tout de suite, et je préférerais ne pas comprendre quand je fus en mesure de le faire. Je ne le vis tuer personne non plus, porc ou non, mais il était belliqueux. Il se plantait devant nous en nous préparant pour les sorties, mains sur les hanches, et il crachait d'une voix surprenante, criarde, les veines palpitant sur son front :

— Qu'êtes-vous ?

— Des phalangistes pour l'Espagne !

— Que faites-vous ?

— Nous donnons notre sang pour la patrie !

Je me répétais plus d'une fois ces questions en mon for intérieur, à Grenade. Qu'étais-je ? Que faisais-je ? Une violence qui semblait sans limites : des compagnons parfois mineurs mutilés par nos adversaires de gauche, pendus, sur lesquels on tirait à bout portant, leurs cadavres brûlés ou jetés dans des fosses où parfois, de jeunes socialistes, garçons et filles, parachevaient l'atrocité en urinant ou déféquant sur leurs visages. Églises en flammes, autels profanés. Une guerre masquée tellement boursoufflée qu'elle avait éclaté en une sorte de révolution creuse, erronée, qui ne fit que m'aiguiser les dents. C'était un enfer sur

terre, ou alors nous le vivions ainsi, et on ne pouvait survivre sans faire partie des démons. Cependant, nos excursions punitives me laissaient également sidéré. Je ne les jugeais pas, mais j'étais simplement paralysé, sans pouvoir réfléchir ou agir. Tout le contraire de Saldaña, qui semblait renaître avec elles. Il avait accumulé une haine rancie contre les rouges, en particulier les intellectuels. Que je sois étudiant en philosophie l'amusait et l'irritait en même temps ("Celui-là, c'est un nouveau Lorca", l'entendis-je crier un jour). Cela le poussait à se méfier de moi. Le sentiment était réciproque.

Une nuit, nous sortîmes coller des affiches, ce fut du moins ce qu'il me dit. Notre but était cependant très différent, et Saldaña nous posta à la sortie d'un café. De là émergèrent peu à peu deux garçons aussi jeunes que nous. Je les reconnus : des fueistas* célèbres du groupe d'étudiants de gauche. L'un était corpulent. Ce fut précisément son corps que Saldaña utilisa comme paillason pour ses bottes tandis que les autres rossaient le plus mince à coups de bâton. Ce dernier tremblait au sol comme une pâte pétrie sous la lumière des lampadaires. Saldaña calculait les impacts, se fatiguait lui-même, intercalant des halètements entre deux coups de pied, comme une sorte d'invocation mystérieuse.

— Les rouges... hors... de... notre... patrie... !

Il finissait hors d'haleine, l'ennemi aussi, tous deux crispés, l'un à terre et l'autre debout, comme si les coups de pied les avaient tous deux privés d'air.

Personne ne se soucia que je ne participe pas à tout cela, excepté Saldaña. Il se planta devant moi avec ses énormes dents, me soufflant au visage.

— Ángel, ton époque d'ange céleste est terminée. À partir de demain, tu cognes aussi. Pour Dieu, pour la Phalange, pour l'Espagne.

— Et pour leurs couilles, me dirait ensuite Elías Roca, quand je lui rapportai ses propos.

* Membres de la FUE (Federación Universitaria Escolar), organisation étudiante fondée en 1926 par Antonio María Sbert et deux autres étudiants comme alternative à l'AEC (Asociación de Estudiantes Católicos). (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)